

CINE NOMINE & SAME PLAYER
PRÉSENTENT

GUILLAUME
DE TONQUÉDEC

FRANÇOIS
BERLÉAND

JOSIANE
BALASKO

ISABELLE
CARRÉ

JÉRÉMY
LOPEZ
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

MARIE-JULIE
BAUP

l'esprit de famille

UN FILM DE
ÉRIC BESNARD



ÉCRIT JULES GAUZEIN PAPADONIC TOKOTOU SCÉNARIÉ ÉRIC BESNARD RÉALISÉ PAR CHRISTOPHE JULIEN

MUSIQUE JEAN-MARIE ORELLIYOU LAÏCIS RÉGIESSER BERTHOLD SRETZ (ADIC) COSTUMEUR PASQUINE KHARBY SON DOMINIQUE LACOUR VINCENTE ALOUÏ PRODUIT JEAN-CHARLES LIÉZU MONTAGE CHRISTOPHE PAVEL MONTAGE ASSOCIÉ FÉLIX GILLET ALAN GARDIN DIRECTEUR DE PRODUCTION ET DE POST-PRODUCTION LUDOVIC NAAR UNE COPRODUCTION CINE NOMINE SAME PLAYER APOLLO FILMS FRANCE 3 CINÉMA WINCHE FILMS JUDY FILMS ET LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE HAZARD 12 CINÉMAP 2 CINÉMAISE 301 SOCIÉTÉVINE & M&L LA PARTICIPATION DE GENIUM NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGÉ ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA PRODIGE

DISTRIBUÉ PAR APOLLO FILMS AVEC LE SOUTIEN DE OTHER ANGLE PICTURES PRODUIT ET RÉALISÉ PAR BAPTISTE DEVILLE GALA YARA ERIZO TITRE ORIGINAL VINCENT ROCHET PIERRE FÉRETTE PHILIPPY WONG

FRANCE 3 CINÉMA WINCHE FILMS JUDY FILMS ET LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE HAZARD 12 CINÉMAP 2 CINÉMAISE 301 SOCIÉTÉVINE & M&L LA PARTICIPATION DE GENIUM NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGÉ ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA PRODIGE

APOLLO FILMS AVEC LE SOUTIEN DE OTHER ANGLE PICTURES PRODUIT ET RÉALISÉ PAR BAPTISTE DEVILLE GALA YARA ERIZO TITRE ORIGINAL VINCENT ROCHET PIERRE FÉRETTE PHILIPPY WONG

FRANCE 3 CINÉMA WINCHE FILMS JUDY FILMS ET LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE HAZARD 12 CINÉMAP 2 CINÉMAISE 301 SOCIÉTÉVINE & M&L LA PARTICIPATION DE GENIUM NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGÉ ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA PRODIGE

FRANCE 3 CINÉMA WINCHE FILMS JUDY FILMS ET LA PARTICIPATION DE CANAL+ - CINE+ - FRANCE TÉLÉVISIONS EN ASSOCIATION AVEC LA BANQUE POSTALE HAZARD 12 CINÉMAP 2 CINÉMAISE 301 SOCIÉTÉVINE & M&L LA PARTICIPATION DE GENIUM NATIONAL DU CINÉMA ET DE L'IMAGÉ ANIMÉE AVEC LE SOUTIEN DE LA PRODIGE

CINE NOMINÉ & SAME PLAYER
PRÉSENT

GUILLAUME
DE TONQUÉDEC

ISABELLE
CARRÉ

FRANÇOIS
BERLÉAND

JÉRÉMY
LOPEZ
DE LA COMÉDIE FRANÇAISE

JOSIANE
BALASKO

MARIE-JULIE
BAUP

l'esprit de famille

UN FILM DE
ÉRIC BESNARD

DURÉE : 1H38

AU CINÉMA LE 29 JANVIER

DISTRIBUTION

APOLLO FILMS - JEANNE BILLAUD
54 RUE DU MONTPARNASSE - 75014 PARIS
TÉL. : 01 53 53 44 05
jbillaud@apollo-films.com

CONTACT PRESSE

LAURENT RENARD
& ELSA GRANDPIERRE
TÉL. : 01 40 22 64 64
elsa@presselaurentrenard.com



Sameplayer

etix

CANAL+

ONE 21

france-tv

LE CERCLE

INÉCAP

COPIMAGE 30

SPRINTOES

APOLLO

HD&M

NET4





Entretien avec Éric Besnard

D'où vous est venue l'idée de cette comédie ?

Elle est née à la mort de mon père... Je me suis demandé comment j'allais pouvoir sortir de l'état de « manque » et de « sidération » dans lequel sa disparition m'avait laissé, autrement dit, comment j'allais arriver à dépasser, à « sublimer » ce deuil... Ma névrose première étant d'écrire, assez logiquement, j'ai décidé de m'atteler à un texte dans lequel mon père, désormais absent, serait, quand même, omniprésent. Ma mère avait été le point de départ de *Mes Héros*, mon couple, celui du *Goût des Merveilles*, mon père serait le point de départ de celui-là. Cela peut paraître fou, mais quand je me suis mis devant mon ordinateur, j'ai eu immédiatement l'impression d'écrire à quatre mains. De le sentir au dessus de mon épaule. J'écrivais en essayant de le faire sourire. En cherchant un ton qui lui plairait. Cette histoire de conversation entre un père disparu et

son fils est un peu une mise en abîme de ce que j'ai ressenti, pour ne pas dire, vécu.

Vous avez vraiment parlé à feu votre père, le cinéaste Jacques Besnard, devant vos proches ?

Non, mais c'est tout comme ! (Rire). Je suis un scénariste compulsif. Quoiqu'il arrive, j'écris tous les jours, et tous les jours, je converse avec mes personnages. Ceux des scénarios en cours mais aussi ceux des textes rangés dans mes tiroirs. Ceux-là essaient de me culpabiliser en me demandant de travailler sur leurs histoires qu'ils estiment prioritaires. Ma tête est une tour de Babel. S'y côtoient des gens de toutes sortes, de toutes époques, et beaucoup ont mauvais caractère. Comme tous m'interpellent et m'engueulent, je leur réponds en imaginant des scènes et des dialogues. Souvent à voix haute. Résultat, un jour un de mes fils m'a mis au défi, contre cinquante euros, de passer

une journée sans parler tout seul. Je ne me souviens pas avoir gagné ! Pour mes proches, malheureusement, même si je suis physiquement présent, mon esprit est souvent ailleurs. C'est un des points de départ du script et j'ai mis l'anecdote dans le film.

Pourquoi, dans votre film, avez-vous choisi de faire réapparaître physiquement ce père décédé ?

L'Esprit de famille n'est pas un film de « fantômes ». C'est un film sur les symptômes de la persistance, en soi, de la présence des êtres aimés disparus. Des êtres dont on se dit qu'on aurait dû passer plus de temps avec eux, auxquels on a l'impression d'avoir oublié de dire des choses essentielles, et dont on pense qu'ils auraient pu nous apporter encore beaucoup. Redonnez-moi trois minutes avec lui ou elle. Juste quelques secondes. Quelques mots. Les morts se dissolvent dans l'éternité. Ceux qui restent doivent se résoudre à dialoguer avec eux par l'esprit. Mais au cinéma, médium de toutes les licences, on peut se permettre l'impossible. Le manque est tel que le fils fait apparaître le père. La présence matérialise la force de l'absence. Et permet de rendre hommage à un esprit facétieux amoureux du réel, de la vie, et de l'incarnation. Le dernier tour de piste de l'artiste...

Avez-vous pensé à la réalisation dès le stade de l'écriture ?

Je voulais un film qui aurait plu à mon père. Il aimait Alexander Mackendrick et René Clair. *L'Homme au complet blanc* et *Belles de nuit*. Etablir un postulat de science fiction puis traiter le sujet comme s'il était ordinaire. J'ai donc décidé très tôt de ne pas faire appel aux effets spéciaux virtuels (seule la scène de disparition finale déroge à cette règle parce qu'il est difficile de filmer de la poussière d'étoiles...). De

jouer avec la bonne vieille grammaire du cinéma. À l'ancienne. Le « champ » et le « hors-champ ». Je me suis permis de tourner certaines prises avec François et d'autres sans. Pour me donner une latitude au montage. Parfois le héros le voit, parfois il ne fait que l'entendre. Cela crée des ruptures dans le jeu... et donne à la fin tous pouvoirs au metteur en scène ! Quel plaisir !

Vous avez fait du père de votre film un homme plutôt goguenard, assez « interventionniste » et très « râleur ». En matière de conseils à son fils, il y va fort, ce qui génère de sacrées engueulades avec lui...

Je vous arrête ! Même s'il est un clin d'œil à mon père, *L'Esprit de famille* reste une fiction. Dans ma vraie vie, j'avais une relation très douce avec mon père. Les gens heureux n'ayant pas d'histoire, il a bien fallu que je nous en invente une. Je suis parti de ce que nous étions, lui, moi, et ceux qui nous entouraient, et j'ai poussé tous les curseurs. Parfois assez loin...

Le père de mon film n'est donc pas un portrait fidèle de mon vrai père. Je l'ai à la fois « durci » en lui donnant un côté péremptoire, et « adouci » en faisant de lui un hédoniste proche du Zorba de Michael Cacoyannis. Mon père ne dansait pas nu sur les plages et je n'ai jamais cassé ses voitures à coups de maillet. En revanche, il est vrai qu'à l'instar du personnage, il était souvent absent pour des raisons professionnelles. Mais contrairement à ce qui est dit dans le film, cela n'a pas été une source de conflit. Enfant, je me suis structuré sur cet état de fait. Comme le font aujourd'hui mes propres enfants quand à mon tour, je pars en tournage. Toutes les personnes qui travaillent impriment leur rythme de vie à leurs familles. Heureusement, la plupart du temps, sans trop grand traumatisme pour leurs enfants.

Alexandre, c'est donc vous ?

Forcément un peu. Mais je crois que je suis aussi le père et le petit fils. Emma Bovary mais aussi Charles et Rodolphe...

En tous cas, c'est un personnage de transfert, comme l'avait été le Maxime de *Mes Héros* (joué par Clovis Cornillac) ou le Pierre du *Goût des merveilles* (interprété par Benjamin Lavernhe). C'est très agréable de s'inventer un personnage de transfert. On y met des choses de soi, et à partir de là, on brode, avant d'aller chercher l'acteur qui pourra à son tour se projeter dans le rôle et l'enrichir encore plus. Au bout du compte, dans le film, l'image que vous donnez de vous est celle que pourrait renvoyer un miroir déformant. Et, comme dans une fête foraine, parfois le miroir vous rend drôle et parfois il vous rend vraiment moche. Pour en revenir à votre question, même si chez moi le réel et l'imaginaire se font souvent concurrence, j'ose espérer que je ne suis pas aussi « égoïste », « beige », « taupe » et enfermé sur lui-même qu'Alexandre. (Rire)

Pourquoi avez-vous pensé à Guillaume de Tonquédec pour être votre Alexandre ?

Alexandre est un personnage délicat à interpréter. Au début du film, il est totalement déconnecté de la vraie vie. Il vit dans sa bulle d'écrivain. Doux, lunaire, presque asexué, et incapable de la moindre action puisque, comme le Walter Mitty de James Thurber (et par voie de conséquence de Danny Kaye et Ben Stiller), il ne vit qu'à travers des aventures imaginaires. Et puis, au cours du film, on le voit reprendre pied dans le réel, en même temps qu'il dévoile sa fragilité et sa masculinité. Pour le jouer, il fallait quelqu'un qui puisse rendre crédible cette métamorphose. Accepter de jouer en creux. De sembler laisser les effets aux autres acteurs pour tableur sur la durée. Si j'avais pris un acteur catalogué

« taiseux », j'aurais risqué, dès le départ, de perdre des spectateurs, et à l'inverse, si j'avais engagé un « comique » patenté, c'était fichu pour exprimer la complexité d'Alexandre. J'ai donc cherché un acteur au physique plus neutre, mais qui ait à la fois l'empathie, la gamme de jeu et le sens de la comédie. Jack Lemmon... Je ne suis pas le premier à faire le lien entre l'acteur de *Billy Wilder* et Guillaume. Et c'est en revoyant *Cow-boy* de Delmer Daves que Lemmon (et donc Guillaume) s'est imposé.

Vous le connaissiez ?

Pas personnellement. J'ai pris rendez-vous avec lui au théâtre où il jouait. Il a lu tout de suite mon scénario et il l'a... refusé ! J'ai beaucoup aimé sa façon de décliner ma proposition. Il m'a dit des choses très justes sur Alexandre, m'a notamment fait remarquer que je ne m'y étais pas assez projeté et que cela banalisait le personnage... Je suis rentré chez moi en me donnant mission de le convaincre. Il m'avait bougé et j'avais trouvé l'homme d'une grande courtoisie. Il donnait envie de travailler avec lui. Alors j'ai ouvert mon ordinateur et j'ai essayé de répondre à sa critique. Cela m'a prouvé que j'étais resté à distance et qu'il fallait que je me « déshabille » un peu plus. Guillaume m'a fait avancer. Il m'a aidé à trouver le film. Dès lors il fallait qu'il accepte le film. Je suis très heureux qu'il ait fini par dire oui.

Pourquoi François Berléand dans le rôle du père ?

François est un ami depuis longtemps. Il a tourné dans mon premier court-métrage et dans mon premier long-métrage. Et j'ai écrit des rôles pour lui dans les tous les films qui ont suivi. Pour des raisons diverses ce n'est pas toujours lui qui a interprété le rôle. Mais c'est vous dire combien il est dans ma tête. Et puis il connaissait mon père. Avant de

tourner avec moi, il avait travaillé avec lui. Ils avaient une estime mutuelle l'un pour l'autre. J'ai écrit le rôle de Jacques, en hommage à mon père... et fort de l'existence de François. Quand j'ai fait lire le scénario aux producteurs je les ai prévenus que nous arrivions à trois : Berléand, Cat Stevens et moi. C'était un package deal non négociable. J'étais en outre très content de permettre à François de sortir du registre pour lequel le cinéma l'emploie trop souvent, le cynique, et qui est l'exact contraire de ce qu'il est dans la vie. J'aime cet homme. Et le voir dans ce personnage d'hédoniste qui incite son fils à mordre la vie à pleines dents m'a fait profondément plaisir. Sur le plateau nous n'avions pas besoin de nous parler. Il savait exactement ce que j'attendais de lui.

Demander à un acteur de faire croire à la « normalité » de la réapparition charnelle d'un disparu est une mission ardue...

François a besoin de déconner pour rester concentré. Alors lui faire jouer un néo fantôme aux allures de Frégoli ne peut que l'aider. C'est mon Jiminy Cricket. Porteur d'intelligence et de comédie.

Et puis l'important c'est de jouer au premier degré. Ne pas chercher l'effet. La situation est là pour ça. Pour le reste, vous entrez dans le champ de la caméra, vous en sortez, vous apparaissez de face dans un costume puis surgissez dans le dos de quelqu'un dans un autre, vous êtes en gros plan, puis hors champ, en voix off, puis partout en même temps... ça ne me semble pas si compliqué. Même Berléand peut le faire ! En fait dans ces conditions un simple « bonjour » peut prendre des allures de punchline ! Pour un acteur, c'est du miel.

Pour être la mère, vous avez choisi Josiane Balasko...

C'est la deuxième fois que Josiane

incarne ma mère. Deux mères pourtant très différentes. Dans *Mes Héros*, elle en avait joué une « mamie gâteau ». Là, changement de registre, j'ai voulu qu'elle soit, non seulement une mère avec un caractère fort, mais une femme élégante, coquette et surtout, amoureuse. Josiane s'est emparé du rôle avec sa finesse de jeu habituelle. C'est une très grande actrice. Dans les moments d'émotion, elle est capable de faire pleurer tout le plateau, y compris le caméraman. Quand, ensuite, vous allez lui dire qu'elle vous a bouleversé, elle vous explique que, dans son métier, ce qui est vraiment compliqué c'est de faire rire. Josiane se cache beaucoup derrière ce don qu'elle a pour la comédie. J'adorerais lui proposer un grand rôle dramatique, un rôle à la Simone Signoret. Je l'ai déjà fait une fois mais nous n'avons pas réussi à monter le film. Je ne perds pas espoir.

Pour ce film, en plus de Guillaume de Tonquédec, trois comédiens ont travaillé avec vous pour la première fois...

J'avais depuis longtemps envie de tourner avec Isabelle Carré. Il y a quelques années, nous avions ébauché un début de collaboration pour un film sur le devoir de transmission (celui dont je parlais plus tôt et dans lequel aurait joué aussi Josiane), mais faute de financement, le projet était tombé à l'eau. Quand j'ai écrit Roxane, qui est la femme d'Alexandre, j'ai croisé les doigts pour qu'elle soit libre et l'accepte. Isabelle a une intensité dramatique peu commune et aussi, ce qui m'intéressait ici particulièrement, une luminosité extraordinaire. Dans le film, elle a un rôle majeur, celui de réconcilier Alexandre avec le réel. Elle qui interprète souvent des personnages fragiles et torturés, je la voulais aussi rayonnante et vivante que possible.

Pour le personnage de Vincent, le frère d'Alexandre, je voulais un as de la comédie,



un type qui ait à la fois du chien, du métier et ce qu'on appelle « la vis comica ». J'ai eu la tentation de l'acteur de one-man-show... et puis j'ai proposé aux producteurs de faire un pari comme je l'avais fait avec Benjamin Lavernhe dans *Le goût des Merveilles*. Faire apparaître au cinéma un acteur brillant jouant surtout à la comédie française. J'avais fait des essais avec Jérémy Lopez pour un autre film. Il y a des acteurs comme ça que vous croisez et avec lesquels vous vous dites qu'il faudra travailler un jour. J'avais eu ce sentiment avec Jérémy. Le moins qu'on puisse dire c'est que je n'ai pas été déçu. Il a en lui une fissure et une colère qui, à mon sens, rappellent Patrick Dewaere. Il en a aussi l'inventivité. Il donne envie d'écrire pour lui.

Pour Marie-Julie Baup, c'est très simple. Avec David Bertrand, le directeur de casting, nous avons fait des essais avec beaucoup d'actrices. Et j'ai choisi celle qui crevait l'écran. Je l'avais vue au théâtre et au cinéma. Toujours juste. Mais je n'avais pas pris la mesure de son talent. Je suis fan.

Pour en revenir au film... S'il parle de la sublimation du deuil du père, il est aussi le récit d'un fils qui va s'affranchir de lui-même...

Les deux sont intimement liés. Jusqu'à la mort de son père, le fils, écrivain, vivait enfermé dans son monde de mots et d'histoires, incapable, par manque de confiance en lui, d'affronter le réel. Ce sont les « visites » intempestives de feu son père qui vont, petit à petit, le pousser à aller vers la vie, la vraie, celle où on prend le vent, le soleil et le sourire des autres, celle où on aime et où on peut apprendre et s'autoriser à être heureux.

Sortir de nos bulles, envoyer valser nos barrières quelles qu'elles soient, pour aller vers les pulsions de vie... Si *L'Esprit de famille* a un message, c'est bien celui-là.

C'est d'ailleurs le message récurrent du cinéma que je fais aujourd'hui. C'était, par exemple, celui du *Goût des Merveilles* où en acceptant de tendre la main à un autiste Asperger, une jeune veuve parvenait à briser la solitude de son veuvage. Ce sera aussi celui de mon prochain film qui traitera du dépassement d'autres passions tristes à savoir la résignation et la vengeance. La rencontre de l'autre permettant de faire éclater ces bulles claustrophobiques.

Malgré son contenu très psychanalytique, *L'Esprit de famille* est un film qui célèbre la beauté du monde dans toutes ses dimensions, visuelle, sonore, esthétique...

De film en film j'essaie de plus en plus de faire appel aux sens. Aux cinq sens. Mais c'est une vraie problématique, car le cinéma n'en convoque que deux : la vue et l'ouïe. Montrer la magnificence d'un coucher de soleil est facile, mais comment, sur un écran, donner à ressentir, un goût, une matière ou une odeur ? Comment, par exemple, filmer les vagues pour que le spectateur ait l'impression de respirer de l'iode à pleins poumons ? C'est un plaisir de travailler là dessus, car c'est forcément du hors champ et un pari sur l'imaginaire des spectateurs. J'espère défendre une vision hédoniste du rapport à la vie, car c'est pour cela que je fais du cinéma et c'est la raison pour laquelle je raconte l'histoire de personnages « enfermés » qu'on voit s'ouvrir au monde pour revenir se frotter aux beautés du réel. Selon les scénarios, cela passe par des choses très différentes, aussi bien par des larmes et des emmerdements que par de la poésie et du burlesque.

Pourquoi avez-vous tourné dans la baie de Quiberon ?

Parce que la lumière y est splendide ! L'un des producteurs avait au début peur qu'il

pleuve tout le temps... Mais il fait beau en Bretagne ! Et puis la maison que nous avons trouvée était idéale. Elle était suffisamment « habitée » pour avoir l'air d'avoir abrité une longue histoire familiale, et elle était suffisamment grande pour qu'on puisse comprendre qu'une femme devenue veuve n'ait plus les moyens de l'entretenir. En plus, cette maison avait une situation incroyable, plantée, comme ça, au milieu de nulle part, mais avec les « pieds » dans l'eau. L'enquiquinement majeur du tournage a été de « composer » avec la marée. Organiser un plan de travail avec la marée en abscisse, et la météo en ordonnée a souvent relevé du casse-tête chinois. Filmer un décor à marée haute ou à marée basse ne raconte pas du tout la même chose. Mais cela peut aussi vous aider à faire ressentir les émotions des personnages. C'est ce que j'ai essayé de mettre en place. Même si cela a souvent impliqué de s'adapter (Rire).

Vous était-elle indispensable ?

Quand vous travaillez sur le sensoriel, l'eau est un élément précieux. Mettez une personne face à l'océan... pas besoin d'en rajouter : tout se dit de la communion possible entre l'homme et la nature. Si vous placez cette même personne devant un champ de maïs, visuellement, le message sera plus difficile à faire passer !

La nature a toujours eu beaucoup d'importance dans vos films...

Oui, parce que j'ai une vision atomiste du monde. Je pense que l'humain, l'animal, le végétal, le minéral... sont constitués des mêmes particules. Il ne s'agit donc pas que l'homme prétende maîtriser l'un ou l'autre, ou s'y opposer, il s'agit d'entrer au contact de l'énergie de tous ces éléments, extérieurs à lui, pour se les approprier, puis les redistribuer.

Vous êtes le scénariste et le dialoguiste de vos films. Exigez-vous de vos acteurs un grand respect de vos textes ?

Non. Un scénario doit être dépassé par le film. Sinon autant rester chez soi en famille et écrire un bouquin. Le cinéma permet de dire plein de choses autrement qu'avec des mots. Donc certains dialogues deviennent inutiles. C'est le privilège du metteur en scène. J'écris souvent pour les autres, et j'admets que l'on trahisse le texte. C'est la seule manière de le faire vivre. De sentir la subjectivité du metteur en scène. C'est parfois merveilleux et parfois très décevant. Mais ça fait partie du job.

Pour revenir aux films que je mets en scène, je fais des lectures avant le tournage, ce qui donne lieu à des discussions avec les comédiens. J'ai mon stylo à la main et j'accepte volontiers de réécrire des dialogues qu'ils n'ont pas en bouche. Mais une fois sur le plateau, je préfère qu'ils s'en tiennent à ce qui est écrit. Nous faisons un métier où nous luttons contre le temps. Les discussions doivent avoir lieu avant. Pendant il est bien souvent déjà trop tard. J'ai la même attitude avec les techniciens. Avant le début du tournage, j'entends tout, j'essaie de rester ouvert. Après, je veille à ce que l'on fasse ce qui était prévu, dans les temps impartis. Je ne crois pas beaucoup au kolkhoze dans la prise de décision sur un plateau.

L'Esprit de famille a une facture très fluide. Il est formellement très beau, mais il n'est pas sophistiqué...

L'esthétisme pour l'esthétisme ne m'intéresse pas. C'est pareil pour les effets spéciaux dont on abuse, je trouve, depuis les années 80. Moi ce qui m'enthousiasme, c'est de traduire la puissance de la nature et le rayonnement des gens. Bien éclairer un acteur, faire un plan en extérieur à l'heure juste, c'est pour cela que je fais ce métier. Pour vivre ces moments là. C'est

la cinématographie qui m'intéresse, pas l'esthétique.

Sur ce film, qu'est ce qui vous a donné le plus de fil à retordre ?

Quand vous faites un film en hommage à votre père, pour, en quelque sorte, lui dire au revoir, vous vous posez beaucoup de questions sur la narration. Surtout si, par dessus le marché, vous décidez de faire incarner ce père, pour le mettre face à un fils qui sera... vous même, sans l'être tout à fait. Trouver la bonne « distance » est très compliqué. Il s'agit d'inventer complètement autre chose sans perdre de vue l'origine de votre démarche. Il faut emprunter mais pas copier, faire rire mais pas salir, inventer mais pas trahir. Je me suis beaucoup interrogé.

Et la musique ?

Cat Stevens, je vous en ai déjà parlé. C'était une petite folie financière, mais je savais que cette musique allait merveilleusement exprimer la couleur de mélancolie positive que je voulais donner à mon film. Le morceau sert de fil rouge au récit. Je l'emploie trois fois de manières différentes. Jusqu'à l'éteindre et le dépasser. Astor Piazzolla, que je trouvais bien « accordé » aussi à la tonalité du film a complété le « casting » musical. Pour le reste j'ai fait appel à Christophe Julien avec lequel je faisais ici mon quatrième film. C'est devenu un compagnon de route. C'est l'un des plaisirs de ce métier. Unir nos forces. Faire la route à plusieurs.

Vous avez souvent été le scénariste de films que vous n'avez pas réalisés. Pourquoi avez-vous tenu à tourner vous-même celui-là ?

Parce qu'il était trop personnel pour le confier à quelqu'un d'autre ! Pendant longtemps j'ai écrit des films sans savoir si je les réaliserais. J'écrivais tous les jours.

Certains films se faisaient. D'autres pas. Et quand les heureux élus se faisaient je n'étais pas tout le temps libre ou pas suffisamment reconnu pour les réaliser. Mes trois premiers films ont été réalisés dans ce contexte. Je ne renie aucun d'entre eux. Ils sont nés de mon appétit pour le cinéma. Mais j'aimais tout autant d'autres films que j'ai écrits à l'époque et j'imagine que j'aurais pu faire ceux-là pendant que d'autres metteurs en scène auraient fait (différemment) ceux-ci. On a toujours tendance à sous estimer cette réalité quand on analyse le travail d'un metteur en scène : il fait ce que le marché le laisse faire. Nous sommes responsables des films que nous faisons. Mais nombre de nos projets rêvés meurent dans des cartons. Quoi qu'il en soit, après *600kg d'or pur*, qui n'a pas été un succès, je me suis demandé pourquoi je mettais en scène alors que je gagnais ma vie comme scénariste avec un métier qui me permettait de vivre de mes textes tout en restant auprès de ma famille... Mais la mise en scène est un virus dont il est difficile de se défaire tant cela vous oblige à vous mettre en risque et donc à vous sentir vivant. J'ai alors décidé de continuer à mettre en scène mais de ne plus réaliser que les histoires qui me seraient essentielles. Il y a donc eu *Mes Héros*, puis *Le Goût des merveilles*. Il y a aujourd'hui *L'Esprit de famille*. Même s'il se déroule au dix-huitième siècle et qu'il pourra sembler très différent tant en termes de genre que de facture, mon prochain film relèvera de la même logique.

De quels cinéastes le réalisateur de ces trois derniers films peut-il aujourd'hui se prévaloir ?

La première réponse c'est bien entendu Jacques Besnard. Mais nous ne faisons pas le même cinéma. D'autant que mon père, pure self-made man, ne prétendait pas écrire ses films. Par modestie plus

que par manque de capacité. Moi je viens de l'écrit. C'est d'ailleurs lié. J'imagine que j'ai écrit pour l'intriguer, l'intéresser, et être invité à entrer dans son bureau. Après, citer d'autres metteurs en scène est un exercice toujours périlleux. On cite des films réussis et cela paraît tout de suite prétentieux. Pour *L'Esprit de famille*, j'aurais tout de même tendance à regarder du côté des comédies anglaises. Des comédies dramatiques campées dans des univers plutôt bourgeois permettant

une recherche graphique tant dans les décors que dans l'image et proposant des personnages aux névroses poussées pour en extraire la dimension burlesque. L'important étant à mon sens dans ce genre de cinéma de proposer un axe original, voir personnel, pour traiter d'une problématique universelle.







Entretien avec François Berléand

Comment avez-vous réagi quand **Éric Besnard** vous a dit qu'il écrivait un film, à la fois en hommage à son père, mais en pensant à vous pour interpréter ce père ? J'ai été touché et ébranlé. Je suis un ami proche de la famille Besnard depuis longtemps. J'ai très bien connu Jacques, le père d'Éric. Il était réalisateur. Dans le milieu des années 80, quand j'étais encore inconnu, il a été l'une des rares personnes à me donner confiance en moi. Il était venu me chercher pour un tout petit rôle : « *Ce que je vous propose ici ne va pas vous rendre très heureux, m'avait-il dit, mais je pense que vous allez être si formidable qu'après la sortie du film, vous aurez un tas de propositions* ».

Pour regonfler un acteur qui n'a aucune assurance en lui, c'est une phrase qui a la force d'un ouragan ! Mais Jacques avait eu raison. Ma carrière a commencé à décoller à ce moment là... Par la suite, il m'a dirigé dans plusieurs téléfilms, et petit à petit,

nous sommes devenus amis. J'ai fini par rencontrer son fils, **Éric**, qui, à son tour, s'est lié d'amitié avec moi, au point que je suis devenu le parrain d'un de ses enfants. Quand il a eu l'idée de ce film si personnel, il m'a dit qu'il ne voyait personne d'autre que moi pour endosser le rôle du père. J'ai reçu sa proposition comme un honneur et... une lourde responsabilité.

Pour quelles raisons?

J'ai eu peur de décevoir non seulement **Éric**, mais également la femme de Jacques, et Jacques aussi, de là où il est désormais. Au fur et à mesure de la mise au point du scénario, mon angoisse s'est allégée. J'ai réussi à faire de plus en plus abstraction du Jacques que j'avais connu et aimé, et j'ai fini par entrer dans le rôle. Le trac m'a repris la veille du premier jour de tournage. Quand j'ai dit à **Éric** ma peur de louper, il m'a rassuré en me disant que c'était impossible, qu'on se connaissait trop. Le lendemain,

quand on est arrivé sur le plateau, il m'a pris la main et il m'a dit : « C'est à toi ». J'y suis allé, et tout m'a semblé facile, entre autre parce que l'histoire était solide.

Avez vous été surpris par cette proposition du scénario qui fait revenir un mort sur terre, d'une façon naturelle, sans effets spéciaux ?

L'adjectif « surpris » relève de l'euphémisme (rire). Le plus souvent au cinéma, les « fantômes » ne surgissent que lorsqu'on les appelle. Ici un père décédé apparaît à son fils sans que jamais ce dernier ne le lui demande, et il intervient, sans crier gare, dans tous les domaines de sa vie : ses problèmes d'écriture, ses soucis familiaux et domestiques, et ses difficultés à habiter le monde réel. C'est d'autant plus singulier que ce père ne revient imposer sa présence qu'à son seul fils aîné, lequel, pourtant, habite une grande maison avec toute sa famille. Mais le scénario est formidablement bien écrit. Au début, on croit être dans un duo père-fils, et petit à petit, on s'aperçoit qu'en fait, on est dans un huis clos à six personnes, et que, mine de rien, par un phénomène de ricochet, le père influence tout le monde. Tant et si bien qu'à la fin du film, dans une séquence d'une poésie extraordinaire, on va voir ce père convoqué par tous les membres de sa famille. Le plus étonnant pour moi, est qu'à part cette séquence, *L'Esprit de famille* a été tourné sans effets spéciaux. À traiter le fantastique avec autant de réalisme, on finit par croire à ce « surnaturel ». Je n'ai pas souvent vu cela sur un grand écran.

Comment fait-on pour « habiter » un revenant ?

En restant un humain le plus vivant possible ! (rire) En fait, pour un acteur, jouer un mort ou un vivant revient au même : il doit découvrir la vérité de son personnage et la restituer au mieux.

Faire autrement, parce qu'on interprète un fantôme, tournerait vite au ridicule. Il suffit juste que le public sache que vous êtes mort. À partir de là, vous devez jouer comme si vous existiez. C'est rigolo parce que, juste avant de faire ce film, j'ai aussi « incarné » un revenant au théâtre. Dans cette pièce, *Encore un instant*, j'étais un mari défunt convoqué par sa femme. J'ai interprété cet époux disparu avec le plus de réalisme possible. J'ai fait de même avec le Jacques du film.

La seule chose qui m'a un peu déstabilisé dans ce tournage est que je ne savais pas quelles scènes j'allais jouer « off » et quelles scènes j'allais jouer « in », donc là, physiquement, face à mon fils Alexandre (Guillaume de Tonquédec). En fait, Éric m'a fait tourner beaucoup de scènes « in », ce qui était plus facile pour le jeu entre Guillaume et moi, et ensuite, il a monté avec ou sans moi... Je trouve le résultat final parfait. On ne me voit ni trop, ni trop peu. Par moments, je me fais même désirer ! (rire) S'il y a beaucoup d'humour, il y a aussi beaucoup d'amour et de tendresse dans ce film. Ces sentiments circulent tout le temps entre tous les personnages, même sous leurs engueulades.

Il y a un paradoxe assez marrant dans ce film : quand le père était vivant, il n'était presque jamais avec son fils. Et quand il meurt, il ne veut plus le quitter...

Paradoxal, mais vécu par beaucoup de gens. J'ai connu cette situation. Quand j'étais petit, mon père aussi était souvent absent. J'avais fini par m'y habituer, cela ne me gênait pas. Son absence ne m'a pesé qu'après son décès. Le manque a alors été terrible. J'y pensais tout le temps, je le voyais partout... Aujourd'hui, à cause des tournées et des tournages, je suis moi-même aujourd'hui souvent en dehors de chez moi. Bon gré mal gré, mes enfants ont dû s'y faire.

Quelle a été votre réaction quand vous avez su que Guillaume de Tonquédec allait être votre fils ?

J'ai été fou de joie. Je connais Guillaume depuis longtemps. Nous n'avons joué ensemble qu'une seule fois, en 1992, pour un film qui s'intitulait *Tableau d'honneur*. J'y faisais un pion d'école privée et lui, un branleur de première. Je devais l'initier à beaucoup de choses, et notamment aux plaisirs des beaux textes et du théâtre et cela m'avait bien plu. Après, nos chemins d'acteurs ne se sont plus jamais croisés, mais nous sommes toujours restés en contact. J'aime beaucoup Guillaume, comme être humain et comme interprète. Quand il a joué *Le Prénom*, je lui avais prédit qu'il aurait un César ! Pour moi, Guillaume est un peu comme un neveu ! Nos jeux se sont tout de suite très bien accordés. Cela dit, incarner Alexandre n'a pas dû être facile pour lui. Comme je n'étais pas toujours physiquement présent, il a parfois dû jouer avec une bande son. Comme partenaire, ce n'est pas idéal ! (rire)

Comment s'est passé le tournage ?

Quand un scénario est formidable, l'équipe, soudée, les décors, magnifiques et la lumière, splendide, que dire qui ne ressemble pas à un discours convenu ? En plus, on avait la chance de tourner avec Éric. Non seulement il est un grand scénariste et un immense directeur d'acteurs, mais il est aussi un homme qui a le sens du devoir, de la fidélité, de l'honneur et de la transmission. Travailler avec lui est facile. Son calme est olympien. Et comme il « visse » tout avant les tournages, après, quand on tourne, on sait où on va.

Un mot sur *L'Esprit de famille*.

J'aime la singularité de ce film. Il réussit à être ouvert sur le monde, malgré sa construction en huis clos. Bien que traitant de l'adieu d'un fils à son père, il parvient à nous faire rire. Je souhaite que les gens aillent le voir en masse, d'autant qu'il est, en outre, visuellement splendide, d'une poésie folle et d'une cocasserie bouleversante.







Entretien avec Guillaume De Tonquédec

Pourquoi avez vous accepté de jouer Alexandre, ce fils orphelin d'un père défunt qui lui apparaît ?

Éric Besnard vous l'a peut-être déjà raconté, mais c'est un rôle que j'ai commencé par lui refuser. Je jouais *La Garçonnière* au théâtre. Un jour, il vient me voir pour me parler d'un scénario qu'il vient d'écrire et, qui, me dit-il, balance entre rire et émotion : l'histoire d'un fils qui fait réapparaître son père récemment disparu sous la forme d'un fantôme pour réussir à faire son deuil... Je trouve cette histoire formidable. Mais quand je lis le scénario, si l'émotion annoncée est bien là, je n'y trouve pas son contre-point comique. Éric venant de perdre lui même son père, je pense qu'il a peut-être manqué du recul nécessaire pour mettre de l'humour dans son histoire. Je lui propose un nouveau rendez-vous et j'arrive, scénario en main, annoté de toutes mes remarques. Notre première rencontre m'avait tellement ému et remué que je me devais d'être honnête

avec lui et de lui faire part de mon ressenti point par point. Je lui explique que je ne retrouve pas la comédie dont il m'avait parlé, et que, du coup, j'ai peur de trahir son propos en jouant ce personnage que je ne comprends pas complètement. J'ai pensé qu'il se dirait peut-être : « *Mais qui est ce type qui se permet des remarques sur mon écriture ?* » et que nous ne nous reverrions jamais. Mais je me devais d'avoir cette démarche avec cet homme qui m'avait profondément touché. Un an environ après notre rencontre, j'ai reçu un coup de fil de son producteur, Vincent Roget m'annonçant qu'Éric avait remanié son scénario et qu'il aimerait bien que je le lise... J'ai trouvé cette nouvelle version parfaite. Rire, émotion, cocasserie, tout y était. J'ai alors appelé Éric pour lui dire que je comprenais enfin ce qu'il attendait de moi. Nous avons commencé à nous voir régulièrement, pour affiner encore les choses.

A-t-il été psychologiquement difficile pour vous d'endosser cet Alexandre, dont on devine qu'il est comme un double du réalisateur ?

Cela a été plus émouvant et poignant que difficile. Avant de travailler avec lui, je n'avais jamais rencontré Éric. Nous avons appris à nous connaître au fil de nos rencontres. J'ai mis mon univers au service du sien, et lui, m'a embarqué. J'ai compris que, pour lui, ce film n'était pas un film de plus, mais un film charnière par lequel il disait adieu à son père et s'en émancipait. C'est sans doute son film le plus personnel.

Pour moi aussi, *L'Esprit de famille* a représenté une aventure humaine. J'étais assez bouleversé qu'Éric me confie d'être, en quelque sorte, son porte-parole. J'ai essayé de me fondre au maximum dans l'Alexandre qu'il avait écrit...

On a beaucoup discuté, tous les deux. On a fait des lectures. Quand je suis arrivé sur le plateau, je savais exactement ce qu'il attendait de moi et ce que j'avais à faire.

Avez vous été impressionné par le fait de devoir jouer avec quelqu'un qui est censé être mort ?

Impressionné, non. Que mon partenaire joue quelqu'un de vivant ou de mort, pour moi, dans le jeu, sur le plan des intentions, c'est strictement pareil. La comédie et l'émotion dans le film viennent du fait qu'il y a deux points de vue : celui d'Alexandre qui voit son père et lui parle, et celui des autres autour qui voient ce même Alexandre parler tout seul ! J'ai essentiellement posé à Éric des questions d'ordre technique : dans quelles scènes le « père » d'Alexandre, François Berléand, serait-il physiquement présent ? Quand ne le serait-il pas ? Il fallait que François et moi donnions l'impression de jouer ensemble, même quand lui n'était pas physiquement présent dans la scène... J'ai demandé à tourner d'abord les scènes en présence de François, puis à les tourner sans qu'il soit

là. Après avoir trouvé notre façon de jouer, François et moi nous sommes bien amusés. En plus d'être un grand auteur, Éric est un technicien hors pair. Il travaille avec des peintures. Je savais que le rendu serait parfait.

Est-ce la première fois que vous jouiez avec François Berléand ?

En 1992, nous avons tourné ensemble dans *Tableau d'honneur* de Charles Nemes. François jouait un surveillant et moi un élève. Il n'était pas encore très connu à l'époque, et moi, pas du tout. C'est marrant parce que dans ce film, il m'expliquait la vie, l'amour et aussi la nécessité de faire des études... C'était déjà un père symbolique ! Nous n'avions pas travaillé ensemble depuis, mais nous allions souvent nous voir jouer au théâtre. François a toujours été extraordinairement généreux avec moi. Je me souviens que, lorsqu'il était venu voir *Le Prénom* au théâtre Edouard 7, il m'avait prédit que ce personnage allait faire bouger les choses pour moi. Il ne s'était pas trompé puisque l'année suivante, quand *Le Prénom* est devenu un film, il a valu à Valérie Benguigui et à moi-même d'avoir un César... Cela pour dire que François est quelqu'un qui compte beaucoup pour moi. Symboliquement, qu'il joue mon père dans *L'Esprit de famille* m'a profondément touché. C'est fou, parce qu'on s'est compris tout de suite. J'espère que cette connivence a servi le propos du film.

Et avoir Josiane Balasko comme maman ?

J'ai un côté midinette : quand je rencontre des gens que j'admire, je suis impressionné. Cela a été le cas avec Josiane. Mais elle est tellement vraie, tellement juste et tellement simple que ma timidité a disparu dès qu'on a commencé à travailler. Lui donner la réplique a été un plaisir, un enrichissement et même, si j'ose dire, un honneur.

Je dois ajouter que j'ai aussi adoré travailler avec Isabelle Carré (ma femme), Marie Julie

Baup (ma belle-sœur), et Jérémy Lopez (mon frère). Ce sont des acteurs qui viennent du théâtre. Ils connaissent la chanson. Ils savent manier l'émotion. On parlait le même langage. Il y a eu une véritable communion entre nous autour d'Éric et de son histoire.

Revenons au film... C'est l'histoire d'un fils qui dit adieu à son père, mais au delà, c'est, en même temps, un bouleversant portrait de famille...

Le titre même du film a un double sens et annonce la couleur. Que représente ici le mot « esprit » ? Un fantôme ou un sentiment de partage ? En l'occurrence, les deux. C'est cela qui m'a plu. Le film d'Éric parle des relations d'un père et d'un fils et aussi des problèmes de communication au sein des familles. Et il raconte comment, grâce à un deuil, ou à cause d'un deuil, les verrous de l'incommunicabilité vont sauter. Tout le monde peut se retrouver dans le film.

Dans le film, Alexandre est persuadé de revoir, en vrai, le fantôme de son père. Vous, Guillaume, croyez-vous aux fantômes ?

Oui. En tous cas, je suis persuadé qu'on a des anges-gardiens. Il arrive que certains me fassent ce que je considère être des « signes ». Parfois, à table, parce que quelqu'un me manque, j'allume une bougie et j'ai l'impression qu'il est là. Que je le

nomme, ou pas, n'est pas important. C'est la symbolique qui compte. L'Alexandre du film m'a touché pour cela. Au fond, je lui ressemble.

Je suis allé visiter la maison de Victor Hugo à Guernesey. Dans la salle à manger, il y a une chaise qu'il a fabriquée de ses mains et au dos de laquelle, il a gravé les noms de tous ceux de ses proches morts qui ont compté pour lui, à commencer par celui de sa fille chérie. Personne ne s'asseyait jamais sur cette chaise. Elle était là pour que tous les disparus chers à Hugo puissent venir partager ses repas. C'était une façon pour ce dernier de prolonger l'existence de ceux qui l'avaient quitté. Voir cela m'avait beaucoup troublé.

A qui recommanderiez-vous *L'Esprit de famille* ?

A tout le monde. Non seulement parce que ce film est beau, sincère, drôle, poétique et émouvant, mais parce que, quand on en sort, on n'a qu'une envie : appeler tous les gens qui comptent pour nous et leur dire qu'on les aime. A sa manière, *L'esprit de famille* est, aussi, un formidable hymne à la vie.

C'est un beau compliment que vous faites à Éric Besnard...

J'ai adoré travailler avec lui. Tellement d'ailleurs que je vais tourner dans son prochain film.







Entretien avec Josianne Balasko

J'aime travailler avec Éric Besnard. La première fois, c'était en 2012, pour *Mes Héros*. J'interprétais le rôle d'une mère déjà grand-mère, une femme aussi grande gueule que généreuse, peut-être un portrait idéalisé de sa vraie mère ! J'avais adoré ce tournage. Éric est un homme qui a une humanité profonde. Il fait preuve de beaucoup de respect à l'égard de tout le monde, sans distinction hiérarchique. Il est solide. S'il rèle, c'est toujours avec bienveillance. S'il peut se montrer exigeant, il ne bascule jamais dans l'autoritarisme. C'est un pilier, et sur un plateau, avoir quelqu'un à qui on peut faire confiance et sur lequel on peut s'appuyer est très important.

J'aime l'homme qu'est Éric, dans la vie et derrière une caméra, mais j'aime aussi, chez lui, le scénariste. Il écrit toujours des histoires dans lesquelles on se sent bien, des histoires tendres, un peu décalées, qui parlent de la famille, et qui, au fond,

je crois, lui ressemblent, dans leur solidité, leur poésie et leur humanité.

Quand j'ai lu le scénario de *L'Esprit de famille*, j'ai été tout de suite emballée... Ce fils qui fait réapparaître son père disparu pour avoir, enfin, ces conversations intimes qu'il n'a jamais eues avec lui de son vivant... c'est à la fois cocasse et bouleversant. L'histoire est surréaliste et pourtant elle semble vraie : qui n'a jamais reçu des « signes », presque tangibles, de proches disparus ?

Dans cette histoire, il y a un fils et un père, mais il y a également un frère et une mère, que je joue. Une mère qui peste contre la disparition de ce mari qu'elle a tant aimé et qui lui manque follement, mais qui est aussi très touchante dans sa pudeur, parfois bougonne, à cacher sa peine pour ne pas ajouter au chagrin de ses enfants. Mis à part la scène où elle doit entrer dans l'eau toute habillée jusqu'au cou et qui m'a un peu effrayée, c'est une mère que

j'ai adoré interpréter.

Au cinéma, j'ai souvent joué les mères des metteurs en scène, notamment dans *Tout le monde n'a pas eu la chance d'avoir des parents communistes*, dans *Maman* et donc dans *Mes Héros*. Mais cela ne m'a jamais mis de pression supplémentaire. Quand je joue, je joue ce qui est écrit. Face au réalisateur, je suis une actrice. Je me projette uniquement dans mon rôle et j'essaie de faire au mieux (rire).

Le tournage de *L'Esprit de famille* s'est déroulé dans une ambiance de rêve. Éric est un grand fédérateur. Il connaît le sens du mot « famille » et il a su en recréer une sur le plateau avec toute l'équipe. J'ai été contente de retrouver François

Berléand avec qui j'étais en cours chez Tania Balachova. Au moment du *Splendid*, je lui avais proposé de venir nous rejoindre, mais il avait préféré suivre un autre chemin. Si on s'était ensuite souvent croisé, je ne l'avais plus revu depuis des années. Il n'a pas changé. Il est toujours aussi farceur. Je l'appelle « le gentleman déconneur ». À la lecture du scénario, je me demandais comment sans l'apport d'effets spéciaux, Éric allait résoudre ce problème d'apparition d'un personnage. Mais c'est un grand réalisateur. Il a réglé tous les problèmes. On croit à son film parce qu'il est sincère, vrai, sans esbroufe, et qu'il s'équilibre parfaitement entre le rire et l'émotion.







Entretien avec Jérémy Lopez

L'Esprit de famille est le premier film que j'ai fait avec Éric Besnard, mais, en réalité, nous nous connaissons depuis plusieurs années. Je l'avais rencontré lors des essais que son directeur de casting, David Bertrand, avait organisés pour *Le Goût des Merveilles*. Il ne m'avait pas pris, mais il m'avait promis de ne pas m'oublier. Éric est un homme de parole, autant qu'il est fidèle et généreux. Il est venu me voir après chacun de mes spectacles, et à chaque fois, il me faisait part des projets auxquels il voulait m'associer. Plusieurs ont avorté, mais un jour, Éric m'a annoncé qu'on allait enfin pouvoir travailler ensemble. Cela m'a rendu fou de joie.

Par où commencer ? Par l'homme ou par l'œuvre ? C'est difficile avec Éric, dont le charme premier, je trouve, est d'être indissociable de ses films, ce qui, sans aucun doute, le rend si touchant et si sensible. Plus ça va, d'ailleurs, depuis *Mes Héros*, plus les liens entre lui et ses scénarios

se resserrent et se mêlent : il écrit sur le plus intime de lui-même. Comme il est extrêmement pudique, il ne raconte jamais vraiment sa vie. Simplement, il bâtit ses histoires en s'inspirant des gens et des événements qui l'ont le plus bouleversé. En l'occurrence, pour *L'Esprit de famille*, sur le chambardement que fut pour sa famille et pour lui, le fils aîné, la mort du père. Un père disparu bien trop tôt, avec lequel il n'avait pas pu aller au bout de ce qu'il avait à lui dire, et dont, par conséquent, il n'avait pas eu le temps, ou le cran, de s'émanciper...

Quand on lit un scénario pareil sur le deuil et l'absence, forcément, on est bouleversé. Parce qu'on a tous connu ce sentiment insupportable d'inachevé à la mort de ceux qu'on aimait et qui nous semblent toujours être partis trop tôt. Parce qu'on s'est tous aussi inventé des « trucs » tant on voulait les voir revenir. Pour moi, par exemple, le parfum de ma grand-mère, qui ressurgit où que je sois, quand j'ai « besoin » d'elle.

Dans son film *Éric*, lui, choisit de redonner l'apparence de la vie à un père disparu et de lui prêter des propos que son fils aurait voulu lui entendre dire de son vivant. C'est une idée merveilleuse, et qu'*Éric* n'a pas traitée de façon lugubre, bien au contraire. Même si son histoire est sous-tendue de chagrin, il l'a enrobée dans tant de fantaisie et de surprises, qu'en regardant le film, la gaîté prend souvent le pas sur la nostalgie. Impression accentuée par le fait que, face à un fils, lunaire et absent au monde, c'est le père qui paraît le plus « terrien », avec ce que cet adjectif comporte de gourmandise et de vitalité. Au passage, coup de chapeau à François Berléand qui le joue avec une jubilation, une liberté et une effronterie contagieuses.

J'ai vraiment été heureux sur ce film. Parce que j'ai travaillé avec des gens que j'admirais sans les connaître, parmi lesquels Josiane Balasko dont je suis un fan absolu depuis son *Gazon maudit* que pré-ado, j'ai dû visionner des centaines de fois. Parce qu'en dehors de son sujet qui me touchait

tant, ce film était formidablement écrit. Il est rare qu'un scénario qui met en scène une famille, se soucie autant de faire se correspondre, même en les opposant, chaque membre de cette famille. Moi par exemple, qui joue le frère de Guillaume de Tonquédec celui à qui le père apparaît, je suis son exact contraire. Il est cérébral et absent, je suis physique et colérique. Nous sommes comme le positif et le négatif d'un arc électrique. Cela fait des étincelles et donne une énergie folle à nos scènes... Sur le plateau, si on a beaucoup travaillé, on s'est aussi bien marrés. En dehors des prises, et aussi, en les répétant. On sait bien que les choses ne deviennent touchantes que si elles sont amenées par de la comédie. Sinon on tombe dans le déversement de sentiments et on finit dans le mélo. C'était hors de question. Parce que la vie, même dans ses pires moments, ce n'est pas que des pleurs, et faire croire l'inverse relève du racolage. C'eût été trahir l'esprit de *L'Esprit de famille* qui est un film honnête et vrai. Et poétique aussi. À l'image celui qui l'a écrit et réalisé.





Liste artistique

François Berléand	_____	Jacques
Josiane Balasko	_____	Marguerite
Guillaume de Tonquédec	_____	Alexandre
Isabelle Carré	_____	Roxane
Jérémy Lopez	_____	Vincent
Marie-Julie Baup	_____	Sandrine
Jules Gauzelin	_____	Max
Papilonio Tokotuu	_____	Napoleon

Liste technique

Scénario	_____	Éric Besnard
Musique originale	_____	Christophe Julien
Image	_____	Jean-Marie Dreujou (AFC)
Décors	_____	Bertrand Seitz (ADC)
Costumes	_____	Fabienne Katany
Son	_____	Dominique Lacour
		Vincent Montrobert
		Jean-Charles Liozu
Montage	_____	Christophe Pinel
Premier assistant réalisateur	_____	Alan Corno
Direction de production et de post-production	_____	Ludovic Naar
Producteurs associés	_____	Baptiste Deville - Gala Vara Eiriz
Produit par	_____	Vincent Roget - Pierre Forette - Thierry Wong
Une coproduction	_____	Cine Nomine
		Same Player
		Apollo Films
		France 3 Cinéma
		Winch Films
		Josy Films
Avec la participation de	_____	Canal+ Ciné+ France Télévisions
En association avec	_____	La Banque Postale Image 12
		Cinécap 2
		Cofimage 30
		Sofitvcine 6
Avec la participation du	_____	Centre national du cinéma et de l'image animée
Avec le soutien de	_____	La Procirep et de l'Angoa
Distribution	_____	Apollo Films
Ventes internationales	_____	Other Angle Pictures